

PROLOGUE

NOUS SOMMES au Moyen Âge. La cité de Franc, capitale de la Francolie, pays des Francols, a été prise par l'armée de l'Unifolie. Les Unifols y convoitent le climat et les richesses naturelles. Florent de Lys, le roi de la Francolie, a été capturé et mis en geôle. L'armée francole a été décimée et l'on soupçonne son maréchal, porté disparu, de félonie.

Pour le moment, seule la capitale est occupée par les Unifols, car le mur qui la ceint n'est pas terminé, mais, dès qu'il le sera, la cité de Franc deviendra un quartier général imprenable à partir duquel les Unifols pourront envahir la Francolie et tenter de la mettre à genoux.

La partie n'est toutefois pas gagnée pour l'Unifolie, primo parce que sa reine est une enfant rebelle de la Francolie, secundo parce qu'ils auront affaire aux chevaliers du Déconcrissage...



I

UN OTAGE EN ATTIRE UN AUTRE

SA MAJESTÉ, Florent de Lys, roi de la Francolie et des Francols, a été délestée de sa royale vêtue et serrée en une geôle que le plus crasseux des rats n'eût pas choisie comme latrines par peur de souiller ses déjections. Cette cage où le roi de l'Unifolie et des Unifols, son ennemi, l'a fait jeter est peuplée de mille et une bestioles rampantes et grouillantes dont le terrain de jeu ne connaît aucune limite, sinon cette fourmilière se dressant en plein centre et autour de laquelle une centaine de fourmis se relaient avec leurs sœurs de l'intérieur, donnant l'impression qu'elles nettoient les assises de De Lys. On règne ou on ne règne pas.

Depuis cinq jours qu'elle est incarcérée, Sa Majesté n'a eu droit qu'au minimum, soit à deux écuelles d'eau quotidiennes. On prive ainsi le souverain francol des énergies nécessaires à l'indocilité, tout en évitant qu'il ne se déshydrate. En tout cas, on n'est pas en train de le transformer en pisse-minute.

Si l'on exclut les dix occasions où on lui a porté son boire, boire qu'il a, chaque fois, englouti en trois secondes, Florent de Lys a coulé cinq journées d'affilée entièrement seul. Aussi a-t-il eu amplement le temps de remâcher les infortunes qui l'ont mené à cette geôle.

D'abord, la première souffrance de sa vie, celle qui l'a placé sur le trône : la mort du roi, son père. Puis, après un mariage d'intérêt avec la sœur du roi des Unifols, afin de rétablir la paix avec ce royaume belliqueux, mariage se révélant plutôt agréable malgré la barrière de la langue, après ce mariage donc et un petit mois de règne, la peste qui a emporté son épouse, la reine, ainsi que la reine mère. Toutes deux ont trépassé en l'espace d'une semaine. Dès lors, le cœur de Florent de Lys s'est mis à battre dans le vide, à résonner de tristesse. Le rôle de monarque et même la monarchie lui répugnaient et le jeune roi a délaissé toute ambition de faire de son royaume un territoire exceptionnel. Bientôt, ce désespoir a déteint sur le chef de son armée, sur ses conseillers et sur son peuple, de sorte que la Francolie a été laissée un peu à elle-même et a commencé à décliner. Il en a résulté un relâchement de vigilance qui a inévitablement conduit Florent de Lys à l'état d'otage auquel il est réduit aujourd'hui. Car c'est bien ce qu'il est devenu : un otage. Un otage qui ne goûtera la liberté que lorsque la nation francolie renoncera à la sienne.

Des épées s'entrecroisent dans les entrailles de Florent de Lys, de véritables coups de Jarnac, car il pense à son peuple qu'il a négligé. Son peuple chéri, si aimable, si avenant, si docile... mais parfois si naïf, si crédule. On pourrait facilement abuser de sa bonté. Et il ne le faudrait surtout pas.

Si la Francolie devait perdre son autonomie, elle entamerait un long et interminable évanouissement.

Si la Francolie devait renoncer à sa liberté, les conséquences seraient défuntisantes. Oh, il y aurait bien des résistants, mais il y aurait également beaucoup de traîtres qui se rallieraient au trône de l'envahisseur, et ce, dans l'allégresse.

Mais que s'est-il donc passé pour que l'ennemi s'emparât aussi sournoisement de sa capitale et pour que vainquissent aussi aisément ces Unifols que, la plupart du temps, les Francols qualifient de fols ? Florent de Lys ne saurait le dire, mais il n'en demeure pas moins persuadé que l'attaque-surprise dont a été victime son armée alors que ses effectifs étaient passablement éparpillés ne peut avoir eu lieu qu'avec la collaboration d'un ou plusieurs traîtres à la patrie. Il a en outre fallu que l'on sût que le roi n'était exceptionnellement

pas en ses appartements, mais qu'il se trouvait plutôt dans la chambre de sa soubrette, sa consolation, à l'heure où les douze fantassins unifols y ont fait irruption pour le ravir.

Des clés tintinnabulent au loin. Sans doute est-ce le geôlier qui lui apporte sa ration d'eau. Des voix s'entremêlent, rebondissent sur les parois de pierre de l'obscur couloir menant au cachot, ce qui fait croire à de Lys que le gardien n'est pas seul. Le prisonnier dresse l'oreille :

— *Well, we thiwill you iz woll wrang well thi wall you will wrung the well wull az wall wring youl thi well will oz the wrog woll.*

Comme d'habitude, cette langue que marmonnent les Unifols lui est totalement inintelligible. Aussi Florent ne se torture-t-il pas les méninges pour tenter de comprendre ce qui résonne dans sa tête comme une série d'onomatopées gluantes. Il espère seulement que l'on a pris soin de retenir les services d'un truchement afin qu'à son ouïe puisse se greffer l'entendement.

La lumière d'une torche glisse sur les murs en vacillant tandis que trois hommes avancent vers les barreaux de sa geôle. Il y a le gardien, que de Lys reconnaît aisément, puis un grand mince élégant qui porte la fraise et qui ne cesse de repousser des saletés imaginaires du revers de la main et, finalement, le roi des Unifols, Qing Bloke, lui-même, en chair et enfoiré¹.

Le monarque unifol bombe la poitrine et lève le menton. Son justaucorps de soie émet un craquement aigu comme une plainte de chiot. Qing Bloke est loin de flotter dans ses habits. Il a toujours préféré une étroitesse enveloppante résultant de l'embonpoint à une ampleur aérienne causée par cette terrible maladie que l'on appelle pauvreté.

Florent de Lys le dévisage avec dureté. Puis il se ravise et ordonne à ses traits de s'adoucir. Il prouve alors à son rival qu'il n'est pas seulement majestueux en titre, mais aussi de cœur, car il se lève et, malgré une faiblesse imputable à un jeûne forcé, il s'incline et exécute devant son ravisseur une révérence qui, à défaut d'attendrir l'autre monarque, lui révèle les vraies couleurs de la dignité. Qing Bloke ne se fatigue point

1. Ici, le lecteur pourrait avoir l'impression que nous avons un parti pris pour les Francols. C'est le cas.

à rendre la pareille à son vis-à-vis. Pour lui, de Lys n'est plus son égal, mais sa possession. Et, idéalement, dans un futur rapproché, son roi fantoche. Un rôle que le roi des Francols refusera probablement, Bloke le sait bien, puisque céder à une telle requête transformerait le généreux souverain qu'est de Lys en un grotesque pantin doublé d'un traître à sa nation. Mais le roi des Unifols n'a cure de ces considérations et s'il a pris la peine de se déplacer, lui-même, en chair et emmerdant, jusqu'à la geôle de son prisonnier, c'est qu'il veut lui en faire la proposition en personne, d'homme à homme. Pas vraiment de roi à roi, il va sans dire, mais plutôt de vainqueur à vaincu. Et si de Lys décline la couronne d'Unifol (couronne de subalterne, mais couronne tout de même) qu'il s'apprête à lui offrir, Qing Bloke le laissera croupir définitivement dans son cachot où il pourra toujours régner sur la vermine.

— *Well*, dit-il, *we thiwooll you iz wooll wrang well thi wall you will wrung the well wull az wall wring youl thi well will oz the wrog wooll.*

Florent de Lys ne remue point. Il n'entend toujours rien au baragouin de son ennemi. Il ne sait même pas, de toute façon, si ce galimatias lui est adressé. L'homme à la fraise le lui confirme, car il se présente comme le truchement de Qing Bloke.

— Je m'appelle Terrence Layshen. Puisque vous ne comprenez point l'idiome de votre nouveau monarque, permettez-moi d'être votre langue et vos oreilles, monsieur.

Ce « monsieur » égratigne les tympanes de De Lys, qui accepte mal la haute marche qu'il vient de descendre d'un seul coup. Mais le roi francol n'a pas le temps de réagir, car le truchement enchaîne :

— Tout d'abord, Qing Bloke vous prie de recevoir ses respects.

De Lys sourcille.

— Mais pourquoi ne pas me le dire lui-même ?

— Parce qu'il ne parle pas le francol, monsieur.

— Pas plus que moi l'unifol..., convient le souverain de la Francolie en soupirant. Vous êtes donc trois à ne pas parler ma langue. Je me sens bien seul.

— Désolé de vous contredire, rouspète l'interprète, mais je parle le francol et l'entends parfaitement, monsieur.

— Si vous parliez parfaitement ma langue, comme vous l'affirmez, vous sauriez qu'un minimum de respect de votre part eût voulu que vous m'appelassiez « Sire » et non « monsieur ».

Layshen se dérhume, jette un œil oblique à son souverain, puis déclare :

— C'est que... on me l'interdit.

— Dans ce cas, à défaut de me traiter avec la révérence qui m'est due, ayez au moins la décence de ne me point titrer du tout plutôt que de m'affubler de ce « monsieur » réducteur.

Qing Bloke intervient. D'un naturel profondément paranoïaque, Sa Majesté désire comprendre ce qui se dit. Surtout si elle a le sentiment qu'on parle de lui devant elle².

— *Wat we thiwoll you iz woll wrang?* demande-t-il (ou elle), l'air inquiet.

— *Wull*, répond Layshen, *we thiwoll you iz woll wrang well thi wall you will wrung the well wull az wall wring youl thi well will oz the wrog woll*.

Le roi des Unifols s'esclaffe. Layshen n'a nullement besoin de traduire les éclats vocaux de son souverain que de Lys reçoit comme autant de soufflets. Qing Bloke reprend :

— *Thiwoll you iz woll wrang well thi wall you will wrung the well wull az wall wring youl thi !*

Le geôlier rit de bon cœur. Layshen toussote. Plus par malaise que pour s'éclaircir la voix. Il hésite à répéter ce qu'il vient d'entendre. Son roi l'y incitant d'un signe de la main, le truchement obéit :

— Sa Majesté dit que... que... que le titre de « monsieur » vous sied très bien et que vous pouvez vous estimer chanceux qu'on ne vous donne pas celui de... de... de « madame ».

Florent de Lys rit à son tour.

— Surtout, n'en faites rien ! s'exclame-t-il. Je ne voudrais pas ravir le titre de mon ravisseur.

Un coup de glotte trahit la surprise de Layshen. Qing Bloke perçoit son embarras et lui ordonne quelque chose

2. Qu'on parle de lui, Qing Bloke, devant elle, Sa Majesté. Ou de lui, le roi, devant elle, Sa Majesté. Quoi qu'il en soit, ces changements de genre ne permettent pas la reproduction par hermaphrodisme. Pas plus que l'autoharcèlement, d'ailleurs.

en alignant des syllabes qui donnent l'impression de jail-
lir d'un épais bouillon en ébullition. Terrence Layshen
montre les paumes, signifiant ainsi qu'il s'oppose à ce qui
lui est demandé. Son roi rugit, mais le truchement résiste.
Une solide mornifle du geôlier active cependant le mâche-
patates de l'interprète, lequel enchaîne, à son tour, une série
de phonèmes qui glacifie instantanément le roi des Unifols
avant de l'amener à japper son hilarité :

— *You iz woll wrang well thi wall you !!!!*

Layshen pose une main sur sa bouche et recule de deux
pas. Il ne sait pas trop comment interpréter ce qu'il vient
d'entendre. Le geôlier, lui, sourit à pleines caries et sort une
longue clé de sa poche. Ce n'est certainement pas pour libé-
rer le prisonnier, mais cela n'empêche pas le roi des Francols
de sourire, lui aussi. Certes, il a conscience que certaines rail-
leries sont comme les armes des aborigènes australois, c'est-
à-dire qu'elles peuvent revenir vous percuter le chef aussi
rapidement et puissamment que vous les avez balancées,
mais de Lys ne s'en soucie guère, étant brave comme tyran
tritri devant grand corbeau.

La porte de la geôle grince sur ses gonds et le roi des
Francols fait tranquillement le décompte de ses dents en
attendant que les poings du gardien lui visitent la mâchoire
quand des cris retentissent à l'autre bout du corridor.

— *Qing Bloke! Qing Bloke!*

Un héraut arrive en courant, suivi d'un soldat vêtu d'une
armure dont les pièces métalliques claquent et tintent, pro-
voquant un vacarme aux réverbérations si envahissantes
qu'elles masquent les propos du messager. Le geôlier inter-
rompt l'ouverture de la cellule pour essayer de comprendre
ce que le héraut désire communiquer, et ce qu'il entend
alors le fait béer bêtement par tout ce qui peut béer sur sa
personne. Qing Bloke n'est pas certain d'avoir bien saisi. Le
messager répète :

— *Woll wrang well thi wall you will wrung the well wull!*

Surpris, le roi des Unifols crache une série de sons qui
ne semblent pas renfermer beaucoup d'amour.

— De quoi il retourne ? questionne Florent de Lys qui se
sent sourd dans cette mer de mots babéliens.

Terrence Layshen tremble.



— C'est notre drapeau! s'écrie-t-il.

— Celui que vous hissâtes à l'entrée de notre cité? demande de Lys.

— Oui, c'est cela!

— Eh bien?

— Les Francols l'ont brûlé!

Le prisonnier n'a pas le temps d'exprimer sa félicité que le héraut éclate d'une quinte de syllabes supplémentaires qui disloquent les rotules de tous, sauf du souverain des Francols qui n'y entend goutte.

— Plaît-il? lance de Lys pendant que, devant lui, on tombe à genoux et on pleure de désarroi.

— C'est le dauphin! braille Layshen.

— Mais encore?

— Il a été enlevé! On l'aurait vu passer, ligoté sur un cheval noir comme un corbeau!

Un sourcil de Florent de Lys se soulève.

— Un cheval noir?

— Précisément...

— Osti de Tabarnac!!! s'exclame-t-il en riant.

Les trois mots viennent à peine de résonner dans le couloir du donjon que les bouches se cousent d'étonnement. Le roi francol, lui, s'en mord la lippe. Dans son enthousiasme, il n'a pas fait attention et a révélé à tue-tête le nom de son chevalier le plus courageux et le plus précieux.

— *Well thi wall you will wrung the well wull?* demande Qing Bloke dont les larmes se sont figées sous la rage.

— *Thiwoll you iz Osti de Tabarnac az wall wring youl thi,* répond Layshen.

Florent de Lys ne saisit toujours pas le patois des Unifols, mais il comprend oh que trop bien qu'à travers ce drôle de langage, le truchement vient de répéter le nom du chevalier Osti de Tabarnac. Et à voir les traits de Qing Bloke, tendus comme une arbalète armée, il devine que le roi de l'Unifolie ne mijote pas une soirée cervoise avec celui qui a enlevé son fils. S'il concocte quelque chose, c'est plutôt de retrouver cet Osti de Tabarnac et de le suspendre par les pieds au-dessus d'un cloaque à purin jusqu'à ce qu'il expire. Et il rêve probablement de lui annoncer sa sentence lui-même, en chair et en culé.





II

INTERROGATOIRE, BOUSTIFAILLE ET POMMES DE ROUTE

JOUALVARTE, la fidèle jument du chevalier Osti de Tabarnac, écume, mais ne ralentit aucunement sa cadence, désireuse de contenter ce valeureux cavalier dont elle partage les aventures depuis trois belles années. La vive allure à laquelle elle file lui dilate les naseaux et allonge ses lèvres, donnant l'impression qu'elle se moque de toutes ses dents du royal individu ligoté qu'elle transporte et qui rythme son galop en rebondissant sur ses reins.

À chaque foulée, les sabots de Joualvarte touchent à peine le sol, mais suffisamment pour la propulser toujours plus en avant, semant derrière elle un nuage de poussière dans lequel disparaissent les plus véloces. Osti de Tabarnac le constate d'ailleurs en jetant un œil dans son dos, car il ne perçoit que cinq petites taches noires qui le suivent à une distance d'une centaine de toises. Ce sont ses acolytes.

Voilà presque une heure que Tabarnac pousse sa brave cavale au grand galop, la connaissant capable du double de l'impossible et aussi parce qu'il sait qu'elle sait que cette escampette s'achève. Sans qu'Osti de Tabarnac ait besoin de haler les rênes, Joualvarte ralentit justement, prend un virage inattendu, bifurque de nouveau, puis disparaît derrière un button.



Deux petites minutes plus tard retontissent les cinq autres intrépides chevaliers, prêts à verser plus que leur sang pour bouter hors les Unifols et regagner cette cité qu'ils tentent de leur ravir. Ce sont Quarisse de Câlisse, moins habile à l'épée que ses compères, mais frondeur à en faire fondre plusieurs, Osti de Tophe, un dur à cuire aux sentiments équivoques, spécialiste de l'intimidation corps à corps, Osti de Pyssou, une mauviète assumée d'à peine vingt ans, mais dotée d'une force et d'une efficacité redoutables lorsque coincé ou acculé au pied du mur, Kérisse de Gorlhau, un très grand amant de la bouteille au cœur démesuré, à la mémoire courte, mais aux idées lumineuses, Osti de Tocson, un taciturne bloc de roc inébranlable de six pieds, cinq pouces de hauteur dont le seul défaut est de peiner à se camoufler, et finalement Osti de Tabarnac, un combattant vaillant et stratégique qui, trop souvent, s'exprime comme un livre dont les chapitres aiment à s'étendre un peu. Ces six preux se nomment « les chevaliers du Déconcrissage ».

De l'autre côté du button, les hommes contournent un immense sapin, puis passent entre deux cèdres touffus. Derrière ces arbres s'ouvre un long tunnel qui, après un dénivelé de trente pieds, mène à un repaire sis sous la forêt. Impossible d'en deviner l'entrée, le sol étant jonché d'aiguilles de sapin de toutes grosseurs qu'un petit coup de balai suffit à disperser pour effacer toutes traces de sabots ou de pas.

Les chevaliers pénètrent à l'intérieur du repaire, où cinq torches brûlent et où il fait bon. Ils se trouvent, en fait, dans une grotte naturelle d'une superficie d'environ huit cents pieds carrés, située à l'est de Franc. Elle est gardée par un vieux sage du nom de Chilpéric. La principale responsabilité de cet homme est d'entretenir un inventaire de victuailles, mais, en temps de paix, ses tâches sont réduites au minimum, ce qui lui permet de s'adonner à la méditation vingt heures sur vingt-quatre.

Au centre du repaire, une table est dressée sur laquelle patientent des saucissons de porc, des pâtés d'agneau au poivre, deux poulets rôtis, quatre pains de fesse et quatre bouteilles de Francoule, le meilleur vin du pays. Affamés par l'exploit qu'ils viennent d'accomplir, les chevaliers s'attablent

et bientôt l'on n'entend plus que sapages, mâchouillages, coups de glotte et de gorgoton. Le prisonnier, toujours ligoté sur les reins de Joualvarte, a les yeux pleins d'eau. La terreur et la faim se chicanent en ses entrailles tandis que son regard valse entre les plats et les barbares qui le privent, lui, Anoaot Bloke, futur roi de l'Unifolie, de sa liberté.

Depuis l'arrivée des chevaliers dans le repaire, pas un mot n'a été échangé avec le vieux Chilpéric. Ce n'est qu'après s'être suffisamment sustenté qu'Osti de Tabarnac brise le silence.

— Oncques¹ je ne vécus cavalcade aussi trépidante! lance-t-il. Mais n'eût été l'adresse de ma téméraire Joualvarte, jamais² nous n'eussions pu ravir ce dauphin et le ramener céans vif.

— J'ai peur qu'il ne soit plus bien vif! fait remarquer Osti de Pyssou à la vue du corps du jeune homme qui ne remue guère.

D'un solide coup de paume, Osti de Tabarnac claque la fesse du prisonnier qui se cambre sous l'impact, et les chevaliers s'esclaffent, crachant un peu de leur gueulée.

— Il est vif! confirme Osti de Tabarnac.

La fière jument a interrompu sa dégustation d'avoine depuis quelques secondes pour jeter un œil à son maître, comme si elle saisissait tout ce qui se raconte à son sujet. En guise de rire, elle pousse un long hennissement.

— Vous me voyez apaisé, dit Chilpéric, d'apprendre que vous réussîtes une prouesse qui eût pu s'achever de dramatique façon. Heureux aussi de constater qu'aucun de ces vaillants combattants ne subit navrures³ et encore moins trépas.

— Je n'eus pas l'infortune de trépasser, lance Kérisse de Gorlhau entre deux mastications, mais je fus navré en la cuisse gauche.

— Oh! s'exclame Chilpéric. Tu as perdu beaucoup de sang?

— Non pas! À peine un quart de pinte que ce savoureux Francoule aura tôt fait de remplacer!

1. Jamais.

2. Oncques.

3. Blessures.

Gorlhau s'empare d'une bouteille de vin et en prend une bonne rasade à même le goulot. Ses copains l'encouragent de quelques coups de poing sur la table.

— À entendre tes gloussements, dit Chilpéric une fois le calme revenu, cela ne semble pas très grave. Je désinfecterai ta plaie après la boustifaille.

Le prisonnier, ne comprenant rien à tout ce qui se passe autour de lui, se sent soudain abandonné, oublié.

— Hmphhh ! gémit-il à travers son bâillon.

Tabarnac le considère.

— J'ai beau connaître la parlure des Unifols, déclare-t-il, je n'ai rien saisi de ce que ce saucissonné vient de marmonner.

— C'est qu'il baragouine un patois ennemi qui s'appelle le bâillon, réplique Quarisse de Câlisse.

Des rires fusent de la tablée, tandis que le dauphin geint de plus belle, ce qui lui vaut une taloche derrière la tête. Tabarnac l'agrippe alors par la ceinture et le fait glisser des reins de Joulvarthe vers le vide jusqu'à ce qu'il choie sur la terre battue de la grotte. Comme si la jument n'attendait que ce signal, la voilà qui se déleste de son avoine de la veille. Les unes après les autres, les pommes de route atterrissent tout près du prince qui grogne de furie à travers son bâillon. Cette ponte inespérée de Joulvarthe ravit les chevaliers plus que ne le feraient cent bouteilles de Francoule. Au sol, le prisonnier gigote sans cesse de façon à s'éloigner des excréments, mais surtout parce qu'il sait très bien qu'après le solide vient habituellement le liquide. Et il a raison, car la pluie chaude et odorante ne tarde pas à gicler sur la terre, éclaboussant légèrement le dauphin que Tabarnac tire rapidement à l'écart. Autour de la table, une cascade de rires déferle avec la même intensité que le jet d'urine de Joulvarthe qui n'en finit plus de saillir. Les yeux globuleux du prince témoignent d'une peur qu'il ne peut exprimer, mais, conscient de son impuissance temporaire et désireux de ménager son énergie pour une éventuelle fuite, il cesse peu à peu de se débattre. Constatant que cette souillure inopinée a fait son effet, Osti de Tabarnac traîne le prisonnier vers le mur le plus proche, le redresse et l'y adosse. Il lève un index autoritaire devant son visage et, dans la langue des Unifols, déclare :

— Je vais te retirer ton bâillon⁴. Si tu t'avisés d'ouvrir la bouche sans ma permission, il t'en coûtera une dent. Et il en sera ainsi à chacune de tes récidives.

Une subtile déglutition indique à Tabarnac que le message s'est rendu jusqu'au cerveau du dauphin.

— Je te conseille de me traiter avec le plus grand respect, enchaîne le chevalier, car, même si je ne suis pas ton allié, je suis l'unique personne ici à entendre ton patois. Je suis donc le seul à qui tu peux formuler des requêtes. Tu comprends ce que je te dis ?

En guise de réponse, le prisonnier cligne des yeux et hoche légèrement la tête. D'une main ferme, le chevalier Osti de Tabarnac libère alors sa mâchoire de son bâillon et le lui laisse, pendant, autour du cou. Soulagé, le prince fait aller sa mandibule de droite à gauche à quelques reprises, puis crache par terre. Tabarnac continue :

— Après notre ripaille, mes hommes et moi t'allons abandonner aux bons soins de Chilpéric. Si tu es docile, il te traitera bien et te donnera pitance. Sinon il t'ignorera et te laissera macérer dans tes souillures.

Le prisonnier avale de travers, mais ne dit mot.

— Cependant, avant que nous ne te remettions entre ses sages mains, nous t'allons questionner une secousse. Secousse dont nous étirerons la durée selon le degré de satisfaction que nous procureront tes réponses.

Tabarnac se tourne vers ses compères.

— Osti de Tophe, Osti de Tocson, j'aurais besoin de vos pouvoirs de persuasion, s'il vous plaît.

— Avec joie ! s'écrie le premier.

— Avec mes poings ! lance le deuxième.

Le prince reste coi. Il ne saisit rien de ce que l'on raconte, mais il tient pour très sérieux ses ravisseurs, surtout lorsqu'il voit les deux chevaliers quitter leur mangeaille pour marcher vers lui, l'œil méchant. Osti de Tophe est le premier

4. Étant donné les nombreuses plaintes du public concernant la difficulté de saisir le charabia des Unifols ainsi que l'alambiquage qu'aurait représenté la transcription des phrases en cette langue suivie de leur traduction, nous avons choisi de présenter tout ce qui n'est pas dit en francol sous les traits de la police de caractère Helvetica (même si nous sommes pleinement conscient du fait que les Unifols ne sont pas Helvètes).

à s'atteler à la tâche. Il met le prisonnier sur ses pieds et, se plaçant derrière son dos, il empoigne l'un de ses pouces qu'il fait fléchir dans une direction qui ne sied guère à son articulation. Le cri précieux et aigu du prince emplît le repaire, mais ne dure pas. Osti de Tabarnac peut dès lors entamer l'interrogatoire :

— Combien d'hommes compte la garde rapprochée de ton souverain ? Celle-là qui veille à sa quiétude à l'intérieur des murs ?

L'interrogé échappe un petit gloussement outré qui laisse entendre qu'il ne se confiera pas aussi aisément.

— Je ne peux pas vous livrer cette information, finit-il par répondre.

Un signe discret d'Osti de Tabarnac à l'endroit d'Osti de Tophe et le pouce du prince se retrouve dans un axe qui le fait crier avec un peu plus de virilité que la première torsion. Osti de Tocson, ne supportant pas les plaintes, agrippe le bâillon qui pend toujours au cou du dauphin et le tortille jusqu'à ce que l'air ne puisse plus faire vibrer ses cordes vocales. Privé de la liberté de bouger bras et jambes, le prisonnier ne peut que frétiller comme poisson hors de l'eau sous les exclamations amusées des chevaliers, mais Tabarnac lève une main et Tocson relâche sa poigne, évitant ainsi que le gorgoton du dauphin ne soit forcé de traverser du côté de sa nuque.

— Ne l'esquintez point trop, messieurs, je vous prie.

La première inspiration post-étranglement du prisonnier siffle telle une bouilloire qui surchauffe, et s'ensuivent une quinte de toux et des pleurs qui ne l'honorent guère. Osti de Tophe serre le dauphin contre lui et le console en flattant sa chevelure. Des rires et de puissants cris d'encouragement retentissent quand le chevalier prend le fessier du prince à deux mains et le tire vers lui, forçant son bas-ventre contre sa braguette. Tout au long de cette honteuse manœuvre, le nez du prisonnier se retrouve à deux pouces de celui de son agresseur et il goûte les odeurs de poulet, de saucisson et de vin qui émanent de sa bouche. De Tophe exhibe alors une longue langue pointue qu'il s'amuse à faire aller et venir un peu partout sur le visage du prince, lequel est, certes, outré par un tel comportement, mais n'ose réagir

par crainte des conséquences. Son front perle de sueur, ses lèvres tremblotent, ses yeux crient à l'indécence, tandis que le spectacle de son affolement enivre les autres chevaliers, car la peur et la panique de ce futur roi des Unifols apaisent temporairement la crainte qu'ils éprouvent, eux-mêmes, de perdre leur pays et leur roi.

Osti de Tabarnac ne lève pas le petit doigt pour reconforter le prince qui commence à se demander jusqu'où ira Osti de Tophe, alors qu'il essaie de lui déballer la croupe en répétant :

— Voyons si les Unifols ont des appendices semblables aux nôtres !

Tabarnac se contente de lui confier :

— Je ne saurais te recommander un comportement plutôt qu'un autre avec le chevalier Osti de Tophe qui s'amuse présentement avec toi, car ce qui fait passer sa boussole du sud au nord demeure toujours obscur pour nous.

Le prince pleurniche, morve, tente de se calmer, en vain.

— En attendant de le découvrir, poursuit Tabarnac, tu aimerais que je te reposasse la question ou bien tu te rappelles ce que je veux savoir ?

Le prisonnier prend un air démolé, comme s'il s'apprêtait à dévoiler des informations qui lui coûteront beaucoup plus que des dents. Le sentant prêt à se confesser, Osti de Tabarnac fait un signe à Osti de Tophe, lequel, à regret, laisse le prince et recule en massant son entre-jambes qui n'a pas l'air tout à fait au repos. Le dauphin retrouve peu à peu ses esprits, puis commence :

— Depuis que mon père, le roi Qing Bloke, occupe la cité de Franc, elle est devenue imprenable.

Tabarnac traduit ces mots pour ses compagnons, qui se mettent à ricaner de mépris. Puis il ordonne au prisonnier de continuer.

— On compte quatre soldats à chacune des six portes de la citadelle et un archer à chacune des douze meurtrières.

Nouvelle traduction suivie de rires d'intensité moindre.

— C'est tout ? demande Tabarnac bien qu'il considère que c'est déjà pas mal.

— Non pas. De la poix bout, jour et nuit, aux abords de chacun des mâchicoulis.

« Ils singent nos défenses », pense Tabarnac avant de traduire l'information à ses hommes qui, cette fois, ne rognent plus du tout.

— Et qu'en est-il des geôles ? Comment sont-elles défendues ?

Le prisonnier hausse les épaules autant que faire se peut étant donné ses entraves.

— Je l'ignore, avoue-t-il candidement.

Un coup d'œil de Tabarnac aux deux tortionnaires suffit pour que le dauphin regrette son ignorance. Les chevaliers lui empoignent chacun une oreille et la tournent dans le sens contraire des aiguilles d'une horloge⁵, ce qui amène le prince à pousser un hurlement.

— Aïïïïe ! Arrêtez, arrêtez ! Aïe ! C'est vrai, je vous le jure ! Aïe ! Je n'ai jamais à aller en ces lieux, je ne saurais donc les décrire ! Aïe ! Aïe ! Aïe !

D'un solide gnon, Osti de Tocson lui impose le silence. Étourdi par la puissance du coup, le prince plonge dans un mutisme hébété, mais il se réveille bientôt pour s'octroyer des droits :

— Vous n'êtes pas autorisés à molester ma royale personne ! Je suis un prince de sang et je... Arffgghh !

En l'espace d'un coup de poing, il passe de « prince de sang » à « prince pissant le sang ». Horrifié par le traitement qu'on lui inflige, il a un haut-le-cœur, hoquette et sent un peu de vomi se poser sur sa langue. Il tousse, crache et une dent tombe à ses pieds.

— Première dent perdue, déclare Osti de Tabarnac.

Le prince éclate en sanglots et ses pleurs mêlés à sa respiration sifflante font penser à un braiment. Osti de Tophe le botte au flanc, ce qui ramène un certain calme dans le repaire, tandis qu'Osti de Tabarnac, lui, le prend par les cheveux et le redresse. Il n'a pas fini son interrogatoire. Le chevalier n'a toutefois pas le temps de reposer sa question, car l'attention est soudain détournée vers Chilpéric qui vient de s'écrier :

— Bertha !

5. En vérité, le sens de la torsion n'a aucune espèce d'importance. Il va de soi que, quel que soit le sens dans lequel on tord une oreille, ça fait mal, car cet organe n'est ni vissable ni dévissable.

Une flopée de flap-flop papillote dans la grotte et virevolte autour des hommes, lesquels, béats, posent un doux regard sur le précieux pigeon qui va se percher près du vieux sage. Ému, Chilpéric lui caresse le cou d'une main et lui donne du grain de l'autre pendant que l'oiseau roucoule de bonheur. Tout le monde a les yeux rivés sur le bout de papier enroulé à un tarse du voyageur et, après un long moment de récompense zoothérapeutique, Chilpéric laisse enfin le cou du pigeon pour se concentrer sur sa patte à message. Il retire minutieusement le petit papier qui s'y trouve et le tend au chevalier Osti de Tabarnac avant de se remettre à flatter l'oiseau. Le silence est total dans le repaire, et le suspense l'est tout autant, ce dont le prisonnier ne se plaint nullement, car il bénéficie ainsi d'une pause que sa mâchoire et ses côtes apprécient grandement. Osti de Tabarnac déroule la missive, renifle et lit :

Florent de Lys transféré au château. Il n'est plus en geôle. Depuis l'enlèvement du prince unifol, on prend soin du souverain. Évasion pour bientôt. Confirmation boucanée ou dans le tunnel. Grand trouble chez les Unifols. Bébé.

III

IL Y A
DEUX CÔTÉS
À UN MUR

L E MARÉCHAL Petrew Dough, chef de l'armée des Unifols, ne comprend rien à ce qui vient de se passer: voulant partir à la poursuite de ceux qui ont enlevé le prince Anoaat Bloke, il a constaté que la majorité des chevaux de ses hommes, à l'entrée de la cité, sont entravés! Des cordellettes de babiche dont les extrémités sont lestées de petites pierres ont été passées ici et là entre leurs pattes, les liant entre elles ou à celles de leurs voisins, mais de façon si lâche que les bêtes ne se sont rendu compte de rien jusqu'à ce que l'on exigeât d'elles de se mouvoir. S'en sont alors suivis une multitude d'enfargements et de chutes couchant roussins et cavaliers au sol, brisant bras, tibias, péronés, affolant troupe et troupeau et retenant qui que ce fût de courre ces infâmes truands ayant osé enlever l'écervelé Anoaat Bloke, prince de l'Unifolie, fils du roi Qing Bloke.

À quatre pattes entre les sabots, coutel en main, les hommes de Petrew Dough s'affairent à couper ces liens de babiche dont la résistance les exaspère au point de leur faire inventer de nouveaux jurons. Comble d'infortune, alors que l'on achève de débarrasser les chevaux des derniers bouts de corde qui les empêchent de se désunir, des gamins passent en coup de vent et garrochent une dizaine

de pierres sur les cuisses et les flancs de ces pauvres bêtes qui réagissent naturellement en ruant, en fuyant ou en tentant de fuir, provoquant deux nouvelles fractures et alimentant le four à vengeance des Unifols d'un nombre illimité de fagots de haine.

Dough fulmine. Il déteste ce pays que son roi a décidé d'envahir sous prétexte qu'il offre un climat plus propice à la culture d'une grande variété de fruits et de légumes, qu'il est parsemé d'un grand nombre de ruisseaux, de rivières et de lacs, qu'il déborde de richesses naturelles inestimables, bref, qu'il est le contraire de son Unifolie qu'enveloppent perpétuellement la brume, la bruine, le brouillard et que boude le soleil. Il déteste les Francols, ces gens rieurs, gausseurs, joyeux qui passent leur temps à jouir de l'abondance qui les entoure et dont la majorité ne parlent ni n'entendent la majestueuse langue des Unifols. En contrepartie, il faut dire que lui non plus ne parle pas le francol, ni aucun de ses compatriotes, en tout cas parmi ceux qu'il connaît, il doit l'avouer, mais cela ne l'empêche quand même pas de se sentir supérieur et encore moins de l'être et de le demeurer.

La tornade hippique s'estompe, puis finit par mourir de fatigue, n'offrant plus à l'œil des fantassins unifols qu'un désolant tableau aux figures biscornues dont la seule uniformité repose sur le désordre. Les pattes croisent les bras qui croisent les queues qui croisent les jambes qui croisent les médecins qui croisent les doigts en espérant qu'une majorité d'hommes et de chevaux pourront être récupérés.

Mais qu'avait donc à faire ce prétentieux prince à l'extérieur des murs de la cité de Franc? Que n'était-il demeuré en ses quartiers à jouer au roi avec ses valets? Que cherchait-il aux abords de ce tronçon incomplet de la fortification? Petrew Dough l'ignore, mais il se serait volontiers passé d'assister au spectacle de son escadron se renversant comme une série de quilles.

Un gamin aux oreilles décollées et à l'air louche trotte non loin du site du drame. Dough le soupçonne d'avoir participé à la mise en place de ce réseau de cordelettes, cet affreux piège, ou, à tout le moins, d'en avoir été témoin. Il décide de l'interpeller:

— *Thiwoll you iz woll wrang well thi wall you' !!!*

Le garçonnet répète du mieux qu'il peut le charabia du chef de l'armée en singeant le ridicule de son sérieux « *Twoul yizzz ouong ouang ouing ou-oune* », puis pouffe d'un rire enrhumé. Outré que l'on se moque de son langage, Dough fonce sur le gamin qui, brave et fier comme un homme et demi, ne remue pas la moitié du tiers du millième de l'ombre d'un poil. Une fois devant lui, le maréchal s'agenouille pour arriver à sa hauteur, et le prend au collet. L'enfant ouvre grand la bouche et fait: « *AaAaAh!* » comme s'il entamait l'hymne national de la Francolie, mais finit par éternuer une giclée de guédille au visage de Dough. D'un coup de talon à la gorge du maréchal, il se libère promptement de sa poigne et court à toute vitesse en direction des habitations du faubourg. Frappé en plein cœur de la pomme d'Adam, Dough a des pépins dans la voix qui l'empêchent d'alerter ses hommes. Un fantassin à deux pas de là a toutefois assisté à la scène et part à la poursuite du petit garçon, sa dague haut dans les airs. Le soldat étant seul, sa démonstration de bravoure n'effraie pas grand monde et quand il se rend compte que des gens avancent lentement vers lui, y compris des femmes et des vieillards, et qu'ils sont en train de l'encercler, il revient sur ses pas avec une vélocité telle qu'on le dirait renvoyé par un arc.

Demeuré agenouillé sur place, Petrew Dough a retrouvé son souffle, mais cherche toujours sa contenance. Bien sûr, son armée a rossé l'armée adverse, bien sûr, la majorité des effectifs francols ont été décimés, bien sûr, la terreur règne parmi la populace et le peu de soldats ennemis restants, mais rien n'est encore vraiment possible à l'extérieur des murs de la cité de Franc, rien ne peut être fait pour contrôler ce peuple de moqueurs malappris pour qui la vie n'est que jeux et folâtreries. Cependant, une fois le mur achevé, aussitôt que les travaux de fortification de la capitale seront terminés, deux cents fantassins unifols suffiront pour garder la citadelle. Dès lors, les huit cents autres pourront enfin aller

1. Le lecteur nous le pardonnera, mais il peut arriver que vous devions de nouveau transcrire la série de vocables unifols tels qu'ils sont énoncés ou tels que nous les percevons, en particulier si nous ne comprenons pas nous-même ce que nous sommes en train d'écrire.

mater, dompter et écraser pour toujours cette engeance de fantasses personnages.

D'un cri de mort, Petrew Dough lance un ordre à la volée et, incontinent, le son d'un cor, réverbéré cent fois par le bas plafond que forment les nuages du jour, retentit dans le ciel en un envahissant écho qui donne l'impression que tous les dieux grondent à l'unisson. Répondant à l'appel, des centaines de soldats unifols arrivent de partout et bloquent toutes les entrées de la fortification de Franc, y compris les vingt pieds de muraille qui demeurent incomplets. Aucun commerce ne sera désormais possible entre les Francols à l'intérieur et à l'extérieur des murs. Par contre, les Unifols, eux, auront droit à tout ce qu'ils voudront...